

DOMINIQUE GAGNAN OFM.CAP.

LE SYMBOLE  
DE LA FEMME CHEZ  
SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Extractum ex Commentario LAURENTIANUM 3 (1977)

---

Directio et Administratio: G.R.A. Km. 68,800 — 00163 Roma





## LE SYMBOLE DE LA FEMME CHEZ SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

DOMINIQUE GAGNAN O.F.M.CAP.

Lorsque saint François demanda à Innocent III l'approbation de son ordre, ni l'originalité de sa règle, ni même l'ardeur qu'il déploya dans l'exposé de sa requête, n'emportèrent l'adhésion du pape. Une parabole y réussit.

En effet, sceptique quant à la nécessité d'une nouvelle fondation religieuse, le pape avait demandé au Poverello de mieux expliciter la volonté du Christ concernant son dessin. Revenant alors de sa prière, François dépeint ainsi son projet en Eglise: « Il était une fois, dans un désert, une femme pauvre mais belle... etc. ».

Les historiens de saint François ne nous semblent pas avoir perçu la portée de ce récit originel, principe pourtant de la naissance du franciscanisme. Sans plus justifier l'émerveillement du pape, ni l'enthousiasme que suscita cette parabole, ils se contentèrent de noter le fait, sans sembler percevoir la profondeur de sens de cette narration.

Continuant le commentaire de cette parabole, le présent article ne reprend pas le récit en son dynamisme interne, mais dégage pour elle-même l'image de cette « femme pauvre mais belle », telle qu'interprétée, animée, voire incarnée, en l'âme de François \*. Evitant les carcans herméneutiques, tant psychologiques que sociologiques, dans lesquels la pensée moderne enferme trop souvent le langage du symbole, nous nous sommes efforcés de poursuivre les significations propres de cette « femme pauvre mais belle ». A partir du langage

---

\* Dans notre étude *François au Livre de la Nature*, les deux articles: *La parabole*, in *Etudes Franciscaines*, 25 (1975) 111-144; et 26 (1976) 57-88. Sur les dangers dus aux interprétations psychologisantes du symbolisme, cf. notre article: *L'âme de saint François d'Assise sous le prisme de la psychanalyse chez E. Leclercq*, in *Collectanea Franciscana*, 47 (1977)... Nous utiliserons les sigles suivants:

CELANO, *Vita I*: 1C suivi du no. du chapitre,

*Vita II*: 11C suivi du no. du chapitre,

Texte latin dans la collection *Analecta Franciscana*, X; Quaracchi, 1941; sigle: AF suivi du no. de la page,

Texte français dans *Saint François d'Assise, Documents, écrits et premières biographies*, rassemblés et présentés par les PP. T. Desbonnet et D. Vorreux, OFM, Paris, Éd. Franciscaines, 1968; sigle: DV suivi du no. de la page.

même du Poverello, tel qu'inséré dans les formes médiévales qui lui servirent de terreau, nous avons recherché cette dimension du franciscanisme que constitue le visage féminin en son esquisse originale. Dans les notions de fiancée, d'épouse, et de dame, qu'utilisa le saint pour évoquer son sens de la femme, là où le symbole montre, plus qu'il ne démontre, nous avons tenté de souligner l'importance vitale de cette parabole qu'aucun langage conceptuel ne saurait ni déterminer, ni remplacer.

Dans le prolongement d'une dévotion de plus en plus marquée par le caractère humain de l'incarnation, le moyen-âge apprit davantage à méditer le mystère de Marie. Par-delà les multiples gestes extérieurs qui racontaient le rôle de la Vierge dans l'histoire rédemptrice du roi de l'univers, la prière des fidèles chercha dans ses traits le secret de son intimité, cette beauté d'âme qu'y avait façonnée l'œuvre divine. Dans le hiératisme de la pierre, la transparence du vitrail, la délicatesse du chant liturgique, on demandait à celle en qui le Verbe s'est fait chair le témoignage de cette communion; on quêtait au modelé de sa figure le langage d'une expression purifiée par la familiarité du Dieu fait homme. Vierge mais mère, pauvre fille d'Israël mais héritière de David, femme mais sans péché, celle qui n'avait été que créature avait épousé dans la plénitude de son fiat l'espace infini de la sagesse divine, configurant les traits de son visage aux formes de la joie du Fils mais aussi à celle de sa souffrance, de sa douceur mais de son absolu, de sa servitude mais de sa royauté. De toute créature elle avait été la première à accueillir la gloire rédemptrice dans son esprit et dans son corps. De la conception du Fils en son sein jusqu'à sa présence au pied de la croix, elle avait embrassé, d'un silence discret mais combien présent et efficace, l'œuvre régénératrice de l'Amour Trinitaire; elle en avait été la demeure; elle l'avait enfanté et épousé tout à la fois. C'est pourquoi elle aussi pouvait partager la royauté cosmique; et, reine du monde, elle avait, inscrit dans sa nature de femme, le pouvoir d'enfanter ses sujets au royaume éternel.

Le pouvoir d'enfanter l'homme a toujours fasciné la pensée, symbole puissant du dynamisme créateur — en plus d'en être une manifestation effective. En lui se montre de façon unique l'œuvre divine par laquelle le don de l'Esprit investit la matière et la personifie. Bien au-delà de la seule génération humaine, les significations de ce pouvoir ont été perçues dans plusieurs types de naissance ou renaissance cosmique. Par une connaturalité qui lui est propre, la femme est analoguée aux puissances génératrices de la nature, et, parce

qu'elle en est la plus noble expression, son image récapitule dans son symbolisme l'ensemble de ces forces. Par les entrailles de la femme se spatialise l'œuvre des dieux. Marquée de ce caractère sacré, elle appartient toujours au clan de ces filles des hommes qui connurent les fils de Dieu (Gn. 6,8); et, selon sa fidélité, elle est ou l'Eve qui engendre la mort à partir de l'arbre funèbre, ou la Vierge, mère du monde, au pied de l'arbre de Vie.

Tissé dans la nature, ce sens de la femme apparaît déjà dans le plus lointain souvenir de la conscience. Entre le cinquième et le troisième millénaire avant l'ère chrétienne, les Vénus sculptées de l'art gravétien du paléolithique supérieur et les dessins sacrés de l'Asie occidentale brossent le masque archaïque de la déesse-mère. Lorsque débute l'agriculture dans le Proche-Orient antique, le pouvoir productif de la terre s'incarne dans une déesse qui règne de l'Inde à la Méditerranée, vierge-mère qui personnifie le principe divin de la maternité. Puis c'est la déesse Istar, mère-amant du dieu-roi Mardouk; Isis, l'égyptienne qui porte le fils Horus sur ses genoux...

Situant pleinement dans le temps et dans l'espace la réalité qu'exprimait déjà cette logique inscrite dans la vie, la révélation chrétienne permettait à cette démarche de la pensée de se reconnaître, purifiée des nombreuses excroissances qu'y avait engendrées au cours de l'histoire la décadence des spiritualités. Par sa foi, Marie, mère de Jésus, est devenue mère des croyants; soit, mère des sauvés, mère des hommes libres. Saint Irénée expliquait ainsi l'universalité de cette maternité:

Eve fut désobéissante: elle désobéit en effet alors qu'elle était encore vierge (...), si donc Eve se fit désobéissante et devint, pour elle et pour tout le genre humain, cause de mort, Marie, Elle, épouse d'un homme prédestiné, et cependant vierge, est devenue par son obéissance, pour Elle et pour tout le genre humain, cause de salut (...). La vie « remonte » dans le sens de Marie à Eve; car on ne peut délier ce qui a été lié qu'en défaisant en sens inverse l'assemblage des noeuds en sorte que les premiers soient déliés grâce aux seconds ou qu'en d'autres termes les seconds libèrent les premiers (...). Le noeud que la désobéissance d'Eve avait noué a été dénoué par l'obéissance de Marie: ce qu'en effet la vierge Eve avait lié par son incrédulité, la Vierge Marie l'a délié par la foi<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> SAINT IRENEE DE LYON, *Adversus haereses*, Lib. III, 22, 4, Texte latin, fragments grecs, introduction, traduction et notes par F. Sagnard, SC 34, 1952, 379-383.

Cause de salut, Marie enfante le genre humain dans la foi libératrice; elle incarne cette terre de la foi et sa puissance productrice; elle donne un visage à l'Eglise maternelle; figure de la Mater Ecclesia, elle abrite dans le désert du monde ceux qui, pauvres selon l'esprit, doux, affligés, affamés et assoiffés de justice, miséricordieux aux coeurs purs et artisans de paix, sont persécutés pour la justice; elle leur indique le serpent régénérateur qui, élevé sur le monde, attire tout à lui; elle les enfante à nouveau dans l'eau et l'Esprit, les destinant à la vie du Royaume éternel.

Identifier, sans nuances, la femme au désert de la parabole de François à cette image de la Vierge Marie serait quelque peu rapide. Eût-il voulu être aussi explicite, le Poverello n'eût pas manqué de préciser ce rapport. L'utilisation volontairement symbolique de l'image féminine (car il s'agit bien d'«une femme» sans autre rôle défini), et peut-être encore davantage le caractère mythologique du récit dans lequel il insère cette image, indiquent des significations apparemment plus vastes, qui renverraient d'abord aux thèmes plus généraux d'épousailles et de maternité. Pourtant il nous a semblé important d'introduire cet exposé sur le second personnage de la parabole franciscaine par une référence au visage de Marie; et ce, non seulement parce que la théologie du jour imprègne de mariologie la méditation chrétienne portant sur le symbolisme de la femme, mais surtout parce que la mentalité même du saint impose cette référence initiale. François n'est pas l'homme de l'abstraction conceptuelle. S'il manœuvre avec perfection les thèmes de royauté, de filiation, d'épousailles et de maternité, c'est bien parce que sa méditation s'est perpétuellement reportée aux images concrètes qui récapitulaient ces thèmes et leur donnaient vie. Il connaît Jésus-Christ roi de l'univers, aussi peut-il mettre en scène le personnage du roi mythique. Il en va de même en ce qui concerne le personnage de la femme au désert. « Sœur » Claire et « frère » Jacqueline composèrent avec sa mère les trois paragraphes du livre de la Nature qui lui enseignèrent le visage de Marie. Le témoignage de sa spiritualité montre non seulement combien il a médité ce visage, mais comment l'orientation de cette méditation lui donnait d'accéder, sans jamais quitter le caractère personnel de Marie, aux significations du langage mythologique de la femme primordiale, mère du salut universel.

Dans le chapitre qu'il consacre aux dévotions du saint, Celano esquisse ainsi le sens de cette méditation:

Il aimait d'un amour indicible la Mère du Christ Jésus, car c'est elle qui nous a donné pour frère le Seigneur de toute majesté. Il inventait pour elle des louanges (...). Il voulut la choisir comme patronne (le mot latin est ici *advocata*, soit à la fois protectrice et avocate, ce mot vient du *Salve Regina*, antienne de la Vierge composée au XV<sup>e</sup> siècle par Hermann Contract) de l'Ordre, et mettre sous ses ailes, pour qu'elle les couve et les protège, jusqu'à la fin, les frères que lui-même un jour devrait quitter<sup>2</sup>.

Offrant son Fils au Monde, et seule dépositaire de cette plénitude de grâce, la « Mère de toute bonté »<sup>3</sup>, « Mère de Miséricorde »<sup>4</sup>, engendre dans le cœur de l'homme la véritable fraternité chrétienne et devient l'avocate de chacun de ses nouveaux fils. Ce choix de François ne doit pas se comprendre comme l'adoption d'une dévotion, relative parmi d'autres possibles. Le Poverello reconnaît ici une conformité essentielle entre la filiation chrétienne et la maternité mariale, conformité dont il veut imprégner le franciscanisme. La manière même dont il conçoit son rôle de fondateur témoigne de cette volonté. Voulant réserver à Dieu seul le symbolisme de la paternité non seulement il s'approprie celui de la maternité mais il décrit cette maternité dans la même image qu'il emploie pour signifier la maternité de la Vierge: lui aussi est cette poule qui « couve » ses fils et les « protège » en les « mettant sous ses ailes »<sup>5</sup>. Autrement dit, il conçoit son œuvre comme une similitude transitoire. Une des caractéristiques du franciscanisme consistera donc à manifester la filiation mariale des enfants de Dieu. Notons au passage que cette similitude de François à la Vierge constitue probablement une structure sous-jacente à l'interprétation célanienne de la parabole, lorsque le biographe identifie la femme du désert à François.

<sup>2</sup> II C 198 (AF 243, DV 507).

<sup>3</sup> IC 21.

<sup>4</sup> SAINT BONAVENTURE, *Legenda Major*, 3, 1.

<sup>5</sup> II C 24. L'image se trouvait déjà chez BRUNON DE QUERFURT (disciple de saint Romuald - 11<sup>e</sup> siècle): « ...reste tranquille comme un poussin, content de recevoir la grâce de Dieu: car si sa mère ne lui donne quelque chose, il n'a rien à manger, ni à goûter... » (*Vita quinque fratrum*, c. 32, cité par J. LECLERCO, *La spiritualité au Moyen Age*, 2, Aubier, 1961, 144), en collaboration avec F. VANDENBROUCKE, et L. BOUYER (coll. histoire de la Spiritualité Chrétienne, n. 2) Paris, Aubier, 1961, 144.

Dans sa *Salutation à la Vierge*, seule de ces « louanges inventées » qu'ait conservée la tradition, le saint manifeste au mieux ce sens « primordial » de la maternité de Marie. Répondant au choix divin par le fiat, Marie mettait toutes sa personne de femme au service de Dieu. Les termes que choisit François pour les attribuer à la Vierge montrent bien comment le saint concevait ce service: consacrée par le Tout-Puissant pour œuvrer à la manifestation de l'Amour Trinitaire, Marie incarne et personnifie l'espace où Dieu se manifeste en même temps que les puissances par lesquelles il se manifeste. Elle est « temple »; elle est « tabernacle »; puis elle est « vertu » puisqu'en elle se cristallisent l'ensemble des vertus; dans ce temple et par ces vertus, les hommes deviennent ses fils, engendrés à la fidélité divine.

Salut, Dame sainte, Reine très sainte  
 Mère de Dieu, ô Marie,  
 et vierge perpétuellement,  
 Choisie, par le très saint Père du ciel,  
 consacrée par lui comme un Temple  
 avec son bien-aimé Fils et l'Esprit Paraclet;

Vous en qui fut et demeure  
 toute plénitude de grâce  
 et Celui qui est tout bien.

Salut, Palais de Dieu!  
 salut, Tabernacle de Dieu!  
 salut, Maison de Dieu!

Salut, Vêtement de Dieu!  
 salut, Servante de Dieu!  
 salut, Mère de Dieu!

Et salut à vous toutes, saintes Vertus,  
 qui, par la grâce et l'illumination de l'Esprit-Saint  
 êtes versées dans le coeur des fidèles,  
 et, d'infidèles que nous sommes, nous rendez fidèles à Dieu<sup>6</sup>.

Dans un poème parallèle à celui-ci, intitulé la *Salutation des Vertus* ou *des vertus dont fut ornée la sainte Vierge Marie et qui devraient être aussi l'ornement de toute âme sainte*, François, selon une tradition devenue célèbre depuis la *Psychomachie* de Prudence mais aussi vieille que l'Église, personnifié séparément chacune des

---

<sup>6</sup> *Salutation à la vierge* (VB 242, DV 169).

vertus. Reine, dames et saintes y composent la famille des forces sanctifiantes<sup>7</sup>. Toutefois, bien que l'auteur laisse deviner la présence d'une typologie mariale derrière chacune de ces dames, la récapitulation de ces puissances régénératrices en Marie n'est pas explicitée formellement comme elle l'est ici. Dans la *Salutation à la Vierge*, Marie acquiert proprement son droit au titre de *Marie Dame du Monde* que la Tradition franciscaine primitive a retenu du langage de François<sup>8</sup>. Elle est celle qui dans sa personne même de femme dispose de toutes les puissances constitutives de l'humanité; elle est la femme primordiale du mythe régénérateur et nous introduit directement au symbolisme de cette femme que décrit la parabole franciscaine:

Il était une fois dans un désert une femme pauvre mais belle. Un roi en fut épris pour sa grande beauté; ils s'épousèrent et elle lui donna des fils très beaux. Quand ils eurent grandi et que leur éducation de chevaliers fut accomplie leur mère dit: « N'ayez pas honte de votre pauvreté, mes chéris, car vous êtes tous fils du grand roi. Allez joyeusement à sa cour et demandez-lui ce dont vous aurez besoin » (...). Ils se présentèrent au roi avec assurance et ne craignirent pas celui dont leur visage reproduisait les traits. Le roi en effet se reconnut en eux (...)»<sup>9</sup>.

Epouse du grand Roi, cette femme est celle qu'il a choisie pour être mère de son œuvre régénératrice, celle en qui s'opère la renaissance d'en haut, cette renaissance d'eau et d'Esprit nécessaire pour entrer au Royaume. Son rôle consiste à enfanter des fils semblables à leur père par la beauté, à les élever, à leur apprendre les lois du combat, puis à les envoyer vers leur véritable demeure, la cour du royaume. Elle est cette « genitrix » des fils de Dieu; mère de dieux, soit de héros ou de saints; mère des seuls hommes libres de l'histoire, parce que seuls capables d'accéder à la plénitude du dessein créateur concernant l'humanité.

Actrice indispensable au mythe régénérateur, cette femme anime les significations même du mythe, son temps et son espace. Sans elle le désert ne serait que désert, pur rejet diamétralement contradictoire au royaume, absurde, chaos le plus total vidé de toute signification. Mais dans ce désert qui est sa demeure, elle enfante; elle fait

---

<sup>7</sup> *Salutation des Vertus* (VB 236, DV 166).

<sup>8</sup> SAINT BONAVENTURE, L.M., 2,8.

<sup>9</sup> II C 16 (AF 140, DV 360).

naître la similitude royale; et cette naissance manifeste en ce lieu la réalité du temps et de l'espace, rendant intelligibles les significations de ces réalités. Par elle, le temps réel, émané de la royauté comisque, fruit de l'œuvre créatrice, devient manifeste dans le désert du monde, mesure par la vie des fils, leur naissance et croissance, développement de cette beauté qui marque leur commune filiation. De même, l'espace réel, déployé selon l'ordre comisque à partir de la royauté salvifique et créatrice, devient par elle manifeste dans l'informe du désert, orienté par l'itinéraire des fils, cet itinéraire qui motive toute leur éducation et les fait se définir par rapport au royaume. Aussi l'a-t-on souvent reconnu dans les traits de Dame Sagesse, celle que le Créateur voulut près de lui pour écrire, avec elle et par elle le grand livre de la Nature<sup>10</sup>. Epouse royale<sup>11</sup>, première choisie, première sauvée, elle est celle par qui est donné le printemps régénérateur, elle est l'attente messianique, elle est la terre promise, la foi, l'Eglise, l'âme fidèle, celle-là qui deviendra la Jérusalem céleste lorsque la création sera accomplie<sup>12</sup>.

A la recherche des traits de cette femme, nous recourrons à l'expérience de François: comment le saint a-t-il découvert ce visage symbolique? Quelle fut sa manière d'en vivre et d'en parler? Par les mots qu'il a lui-même écrits ou que la première tradition franciscaine a recueillis de sa bouche, nous chercherons comment ce symbolisme, fruit d'une rencontre unique de l'amour de Dieu et du cœur d'un homme, et donc langage d'une expérience particulière et personnelle, a pu devenir l'expression d'une sagesse; autrement dit, comment la fidélité d'un saint a pu se muer en prophétisme, comment l'épouse intérieure a pu se révéler dans les traits de la femme primordiale, celle-là qui, au désert, est pauvre mais belle... Cette démarche peut s'envisager selon les étapes qui jalonnent, en quelque sorte, l'accession d'un symbole au langage universel du mythe régénérateur. Ce sont:

— *de la fiancée à l'épouse*: Expérience propre à François, par laquelle son choix de vie prit forme;

— *la Dame Pauvreté*: Manière dont le saint réalisa et exprima ce choix de vie.

---

<sup>10</sup> Sg. 9,9.

<sup>11</sup> Sg. 8,2.

<sup>12</sup> Ap. 21,9.

*De la fiancée à l'épouse*

Essentiellement fidèle à la révélation de Dieu en lui, et attaché aux formes de cette révélation, François, contrairement à la réputation qui lui est faite<sup>13</sup>, n'accorda guère de place à l'improvisation dans la formulation de son message. Nées dans la lumière du don de Dieu, quelques grandes intuitions avaient axé, dès sa conversion, l'orientation définitive de sa pensée. De sa vie il ne devait plus quitter ces intuitions ni les images qui les avaient formulées, images indissolublement liées à leur expression. Par la lecture, la méditation et la prière, il allait travailler ce matériau de signification divine. Tel l'artiste qui forge son style en reprenant sans cesse sous divers angles, couleurs et langages, la figure d'une même vérité afin de la dégager de tout ce qui n'est pas elle, il allait employer sa vie à poursuivre, à approfondir et à purifier cet appel divin dans l'expression même qui lui en avait été donnée. Du songe de Spolète, ce songe qui marque la mue de l'adolescent angoissé en héros de Dieu, jusqu'à la mort du saint, les Trois grands symboles de la parabole franciscaine (roi, femme et chevalerie) constituent les types majeurs de ce matériau, ceux à partir desquels s'organise le langage de François, son prophétisme, disons: le franciscanisme.

On voit<sup>14</sup> combien *l'affirmation seigneuriale* donnée comme *un entendre* retentit à partir de ce songe initial pour entraîner le Po-

---

<sup>13</sup> Après avoir rapporté comment François raconta sa parabole à Innocent III, O. ENGLEBERT, dans sa *Vie de saint François d'Assise*, ajoute en guise de commentaire: « S'il était un peu poète, Innocent dut être conquis par ce troubadour en guenilles qui chantait d'un tel cœur le bonheur d'être pauvre » (Paris, Albin Michel, 1956, 118-119). Telle est bien l'image superficielle qui détruit le sérieux du symbolisme franciscain. Ce n'était sûrement pas parce qu'il était « un peu poète » que le pape comprit François (qui n'avait pas l'allure d'un « troubadour en guenilles » mais celle d'un moine pauvre, ce qui n'a rien à voir!), mais parce qu'il était familier du symbolisme de l'Écriture où le saint puisait abondamment. Ayant ainsi réglé le « poétisme » de François, l'auteur est bien obligé de chercher quelque part un « contenu » qui justifie la demande du Poverello au Saint-Siège; aussi, aidé de travaux fort « savants », tente-t-il de reformuler cette première règle qu'amenait le saint pour la présenter au Pape (112-113). Mais Innocent n'eut aucune réaction devant cette règle (il en avait vu d'autres!) que les biographes n'ont même pas jugé bon résumer ou rappeler! Sans plus de commentaires affirmons que le Franciscanisme n'est pas né dans la reconnaissance ecclésiale d'un texte législatif, mais dans la reconnaissance d'une parabole d'inspiration biblique; parabole qui nécessite, pour être comprise, que soit perçu combien le véritable poétisme est une sagesse, et combien il est radicalement distinct d'un poétisme de décoration, sorte de fioriture rajoutée et improvisée au gré d'on ne sait quel caprice de l'imaginaire.

<sup>14</sup> Cf. notre étude *François au livre de la Nature*, les deux articles *Le Solitaire* in *Études Franciscaines*, 21 (1971) 179-241 et 357-399.

verello dans la voie monastique jusqu'à la claire vision du *Roi mythique*, perception *d'un voir* dans les formes du *séraphin*. Déjà lors du songe de Spolète cette révélation de la seigneurie du Christ donnait sens aux deux autres images de femme et de chevalier. En effet, quelques jours avant cette décisive affirmation de la toute puissance cosmique du Seigneur, le saint avait perçu en songe une fiancée et des armes, mais n'ayant pas encore la logique de ces symboles, logique qui ne pouvait lui être donnée que dans la contemplation du Roi mythique, il n'avait pas su interpréter leurs réelles significations. La précision avec laquelle les deux légendes complémentaires de Célano retransmettent les souvenirs du saint se rapportant à cette période de sa conversion permet de saisir la forme sous laquelle ces images furent données au Poverello, la manière dont le saint comprit le sens de ces symboles, et la manière dont il se les appropria.

Alors qu'il était encore dans l'indécision, fatigué de l'insignifiance d'une vie qu'il ne goûtait plus, mais ne sachant pas encore où chercher le sel de la terre « (...) lui apparut (en songe) un magnifique Palais où il put voir toutes sortes d'armes et une très belle fiancée »<sup>15</sup>. Convaincu de trouver là ce qu'il cherchait, voilà François réveillé de sa torpeur, désireux de s'engager comme apprenti « chevalier-amoureux ». Il s'arme, se joint à un groupe de chevaliers d'Assise en partance pour les Pouilles afin de s'unir à la milice pontificale d'Innocent III: il rêve de hauts faits d'armes et mêle à ce rêve l'espoir de conquérir un jour le cœur d'une dame. A peine quelques jours plus tard, faisant irruption au cœur de ses projets pour lui laisser entendre avec éclat l'unique sens véritable de toutes choses, le Seigneur, maître et roi de l'univers, achevait de « lui montrer ce qu'il devait faire »<sup>16</sup>: « Pourquoi courir après le serviteur au lieu de rechercher le maître? (...) c'est une réalisation spirituelle que de moi recevra ta vision »<sup>17</sup>. Autrement dit, ces armes sont faites pour une chevalerie spirituelle, une chevalerie d'en-haut, une chevalerie qui combat pour que demeurent ouvertes les routes du pèlerinage à la Jérusalem céleste; les chevaliers de cet Ordre sont les gardiens de ce royaume des cieux au service duquel est ordonnée toute seigneurie de la Jérusalem terrestre. De même, cette fiancée n'est pas la Dame d'une quelconque cour de la terre, elle est la fiancée spirituelle, la Dame de cette Jérusalem céleste, épouse et mère du Christ Roi; elle est une

<sup>15</sup> II C 6 (AF 133, DV 350).

<sup>16</sup> I C 7 (AF 10, DV 220).

<sup>17</sup> II C 6 (AF 134, DV 350).

figure intime du véritable amour de l'homme à l'image de laquelle est ordonnée tout autre amour de la terre.

L'affirmation seigneuriale donnait au saint la possibilité de contempler sa vision d'un regard ayant accès aux significations dernières de toutes choses. Parce qu'il lui était donné d'entendre Celui-là qui élevé de terre attire tout à lui, le Poverello retrouvait l'axe de la vie de l'Esprit. Dans le souvenir de son baptême, ses yeux s'ouvraient à la lumière divine et il découvrait (ou redécouvrait d'une manière plus profonde et plus adulte) ce que signifie renaître d'eau et d'Esprit à la vie du royaume éternel. Abandonnant ses projets trop charnels, trop limités par ce qui doit mourir, inintégrables au service total et immédiat de l'unique royaume où il s'entendait appelé, François comprenait alors le sens des images qu'il avait admirées; désormais il épouserait cette fiancée spirituelle, il serait chevalier de la Jérusalem céleste. Comment cette fiancée devint la femme du désert? quelles furent l'histoire et le sens de cette noce? Telle allait être l'œuvre de ses méditations dans la lumière du don divin. Mais déjà, dès cet instant, il agissait et s'exprimait en conformité avec ce choix:

(...) il tâchait de s'exprimer symboliquement (...). Les gens croyaient qu'il voulait se marier, et ils le questionnaient: « Est-ce que tu songes à prendre femme, François? » - « Je vais prendre l'épouse la plus belle et la plus noble que vous ayez jamais vue, répondit-il; supérieure aux autres par sa beauté, elle les dépasse toutes en sagesse ». En effet, celle qu'il a choisie pour guide de sa vie religieuse est bien l'épouse immaculée de Dieu<sup>18</sup>.

S'associant à la grande tradition monastique, François s'engageait envers l'Épouse, Sagesse de Dieu. Séduit par la beauté de la spiritualité chrétienne qui venait de lui être révélée, il avait reconnu en elle la fiancée de son songe; il la choisissait comme unique objet de son désir. Chassant de son cœur toute autre esthétique qui aurait pu cristalliser ailleurs les forces de son affectivité, il s'appliquait à étreindre cette spiritualité de toute sa personne. Se conformer à son vouloir, s'unir à elle le plus étroitement possible dans ce modèle de perfection que représente l'âme du juste, l'âme fidèle; tel allait être dorénavant son unique souci.

Par leur commentaire du *Cantique des Cantiques*, Origène et saint Grégoire avaient jadis servi cette épouse en dotant l'Église d'une

---

<sup>18</sup> IC 7 (AF 10, DV 220).

expression de sa beauté. Plus près du Poverello, saint Bernard avait recueilli cette expression pour la livrer au moyen-âge comme esthétique de la spiritualité chrétienne. Héritier de ce langage, l'assisiote ne partait pas « de rien »; il savait où chercher cette épouse, et dès sa conversion, celle-ci pouvait déjà guider, modeler, informer, sa vie de solitude.

Mais François n'était pas « littéraire », et sa connaissance de l'épouse à l'époque du songe de Spolète ne pouvait guère s'identifier à l'image précise et minutieuse que saint Bernard avait dressée en quatre-vingt-six sermons échelonnés sur dix-huit années de méditation. L'absence de référence au *Cantique des cantiques* dans l'œuvre écrite du Poverello, par ailleurs tissée de citations scripturaires, laisserait même entendre que l'œuvre littérale du grand cistercien n'eut guère d'influence immédiate dans la mise en forme de la spiritualité franciscaine. Cette influence, qu'il faudrait bien se garder d'éliminer sous prétexte qu'elle ne fut pas directe, passa par la vaste résonance d'un milieu culturel. Beaucoup moins précise mais peut-être plus intime, l'image de l'époque que François recevait de sa culture, n'était plus celle, toute fraîche, qu'accueillaient les moines de Cîteaux quelques décennies plus tôt. C'était déjà l'image que la chrétienté avait assimilée de la spiritualité cistercienne dans le vivant souvenir du langage des Pères de l'Eglise et de l'Écriture. La fiancée de François, à l'époque de sa conversion, avait les traits de l'image que devait s'en faire, dans l'écho d'une tradition orale, le chrétien de ce jour soucieux du fait religieux: « supérieure en beauté », « unique en sagesse », « épouse immaculée de Dieu », elle est « guide de la vie religieuse »; elle invite au désert, elle apprend à se préoccuper de la seule référence à l'absolu. Sans visage particulier, elle est celle que l'on retrouve sous toute forme de solitude, cénobitique ou érémitique, laïque ou cléricale; spiritualité chrétienne, commune à tout monachisme, elle est celle qui s'offre au cœur de l'apprenti religieux alors qu'il s'éveille à la beauté de l'amour divin. De fait il ne s'agissait pas tant d'épouse que de fiancée; esquisse d'épouse, perle précieuse pour laquelle on sacrifie tout, sans trop savoir encore ce que signifie la posséder.

Les fiançailles du Poverello devaient durer trois ans. Vivant en ermite sans spiritualité définie, « avec la ceinture de cuir, le bâton en main et les chaussures aux pieds »<sup>19</sup> il cherchait la connaissance

---

<sup>19</sup> I C 21 (AF 18, DV 235).

de cette fiancée, trop réaliste pour se contenter d'une épouse lointaine qu'il n'aurait pu vraiment reconnaître comme sienne. Sa prière, ses reconstructions d'églises, ses exhortations publiques formulaient son chant d'amour, complainte du troubadour de Dieu au pied d'un balcon encore vide. « Inquiet, passionné, il se mit à battre le terrain, à sillonner la ville, à faire le tour des rues et des places pour trouver celle qu'il aimait (Ct 3,2). Il interrogeait les passants: *Avez-vous vu ma bien aimée?* (Ct 3,3)<sup>20</sup>. François aurait pu demeurer fiancé, religieux sans caractères précis comme plusieurs moines gyrovagues de l'époque. Vagabond de la spiritualité il aurait parcouru l'espace de la sagesse chrétienne et se serait plus ou moins frotté aux diverses vertus qui la composent. Mais il voulait plus. L'amant ne pouvait risquer devenir amateur. Pour que cette femme soit vraiment signifiante, il fallait que son esthétique s'incarne dans un faire coordonné et défini; pour que la fiancée esquissée lors d'un songe passager devienne épouse, non plus figure de rêve mais visage présent, quotidiennement voulu et désiré, il fallait que se précisent les traits de son visage suffisamment pour retenir le regard spirituel de celui qui la contemplait avec ardeur. Vouloir épouser c'est vouloir connaître, vouloir goûter et pratiquer, vouloir devenir semblable.

...un jour qu'on lisait dans cette église l'Évangile de l'envoi des disciples en prédication, le saint, qui était présent, comprit le sens global du passage et s'en fut, après la messe, demander au prêtre de le lui expliquer. Le prêtre lui en fit le commentaire point par point: et quand saint François entendit que les disciples du Christ ne doivent posséder ni or ni argent ni monnaie, qu'ils ne doivent emporter pour la route ni bourse ni besace ni pain ni bâton, qu'ils ne doivent avoir ni chaussures ni deux tuniques, qu'ils doivent prêcher le royaume de Dieu et la pénitence; transporté aussitôt de joie dans l'Esprit-Saint: « Voilà ce que je veux, s'écria-t-il, voilà ce que je cherche, ce que, du plus profond de mon cœur, je brûle d'accomplir! ». Séance tenante, notre Père saint, débordant de joie, passe à la réalisation du salutaire avis; il ne souffre aucun retard à la mise en pratique de ce qu'il vient d'entendre: il délace ses chaussures, quitte son bâton, ne garde qu'une tunique et remplace par une corde sa ceinture. Il se confectionne ensuite un habit reproduisant la forme de la croix...<sup>21</sup>.

<sup>20</sup> *Sacrum Commercium S. Francisci cum Domina Paupertate*, 5, Quaracchi, 1929, 37, (traduction DV 1400).

<sup>21</sup> I C 22 (AF 19, DV 235)

L'épouse s'était fait connaître; la bien-aimée tant cherchée venait de montrer son visage; le franciscanisme naissait. Désormais:

...c'est vers la pauvreté que tendaient toutes les aspirations de son coeur. Constatant que celle qui avait été la compagne habituelle du Fils de Dieu était devenue l'objet d'une répulsion universelle, il eut à coeur de la prendre pour épouse et lui voua un amour éternel. Epris de la beauté de cette épouse, il voulut s'unir étroitement à elle, ne plus faire qu'un esprit avec elle, et pour cela, non content de quitter son père et sa mère, il interdit à quelque objet que ce fût l'accès de son âme. Il l'étreignit alors et ne voulut jamais cesser, même pour une heure, d'être son fidèle époux<sup>22</sup>.

Reconnue compagne habituelle du Fils de Dieu, l'épouse pauvreté se révèle ici comme âme de l'Évangile. Elle est celle que choisit le Roi des rois lorsque, maître de toute richesse, il épouse l'humanité par le dépouillement, abandonnant la gloire du ciel pour une vie pauvre et une mort plus pauvre encore; à ce titre elle est l'esthétique de vérité, celle par qui le salut fut donné, forme et espace de la sagesse divine. Aussi est-elle intime à toute parole de Jésus, première béatitude, englobant toutes les autres parce qu'elle introduit au royaume des cieux; elle confère la ressemblance au Christ, rend les hommes fils du royaume et héritiers du Père.

Il ne s'agit pas ici d'une vertu choisie parmi d'autres pour ses qualités mortifiantes, mais du visage même de l'Évangile, visage féminin défini par les noces de Jésus et de l'humanité. Être pauvre constitue non seulement un moyen bon et salutaire de renoncement à soi, mais une condition essentielle à la véritable liberté humaine telle que manifestée par l'amour de Dieu envers sa création. Par la pauvreté, la sagesse du Christ devient épouse de l'homme; elle prend une forme aimable et connaissable; elle capte les facultés vitales de ses amants; elle objective leur affectivité et leur permet de se fondre à l'image du Christ seul Époux véritable. Parce que la pauvreté du Christ constitue une forme de vie concrète, elle permet une éducation totale de l'Esprit, de l'âme et du corps; elle est un visage que l'on aime parce qu'il est terre de similitude divine, un visage que l'on cherche à mieux connaître parce qu'il est sagesse de Dieu, un visage que l'on inscrit dans sa chair par la pratique quotidienne

---

<sup>22</sup> II C 55 (AF 165, DV 395).

parce qu'il s'inscrit dans la création pour la rendre apte à servir la Jérusalem finale, l'épouse du règne eschatologique.

François n'a pas inventé ce symbolisme de l'épouse pauvreté, il n'a fait qu'en manifester la beauté, la puissance, et la nécessité. Mais pour l'œuvre de cette manifestation, il a déployé tout son art, toute son intelligence et toute la force du don de Dieu en lui. Sa culture lui a fourni le matériau nécessaire à la construction de cette œuvre; au terme du labeur devait jaillir ce souffle de vie spirituelle qui allait alimenter plusieurs siècles de générations chrétiennes et que la tradition considère depuis lors comme indissolublement lié à la vie même de l'Eglise. Telle est donc cette femme au désert, pauvre mais belle...

#### *La Dame Pauvreté*

On a beaucoup écrit sur la pauvreté franciscaine. Visage d'amour suscitant les élans mystiques les plus purs, l'épouse fut souvent objet de passions, nobles et moins nobles. Irréductible à une formulation quantitative, qu'il s'agisse d'exposé doctrinal ou législatif, le mystère de son sourire rallumait périodiquement l'ardeur de ses amants les entraînant vers de nouveaux exploits toujours voulus semblables à ceux des origines. Clarétains, récollets, capucins... etc., jalonnent l'histoire franciscaine d'élans héroïques conçus comme renouvelés dans la mémoire du passé. Ces tentatives réussirent dans la mesure de leur fidélité à l'époque: fidélité de l'esprit par la prière de tout instant; fidélité de l'âme par l'étude intellectuelle; fidélité du corps par la pratique d'une pauvreté matérielle. Comme archétype de cette triple fidélité: l'exemple de François, sa prière, sa méditation, sa pauvreté. Afin de rechercher l'expression de cette expérience mystique du saint, fondement de tout langage franciscain, nous tenterons d'abord de cerner la manière dont il en a lui-même parlé, cherchant à comprendre à partir de son propre témoignage, comment il concevait cette épouse et sa relation à elle.

La popularité de François au cours des âges s'est complu à entretenir l'image de l'amant de Dame Pauvreté. Le poétisme de l'appellation et son évocation médiévale était apte à représenter celui que l'on nommait encore le « Poverello »: petit pauvre. Susceptible de prêter flanc à diverses interprétations selon la manière dont on se représentait l'amour curtois, l'expression avait le mérite d'être originelle puisqu'en maint endroit de ses biographies, Celano utilise

cette terminologie et témoigne de sa source en François. Tout en montrant comment « Pour lui (François), indissolublement attaché à sa Dame la Pauvreté, il en attendait non pas en cette vie mais dans l'autre la dot qu'elle devait lui apporter »<sup>23</sup>, ou encore comme « il mettait toute sa ferveur et sa sollicitude à garder Dame sainte Pauvreté en ne tolérant aucun superflu »<sup>24</sup>, le premier biographe n'hésite pas à rappeler les paroles du saint faisant mention de cette Dame:

...J'ai choisi la pauvreté pour toute richesse, je l'ai choisie pour Dame (...) <sup>25</sup>.

...Dans la mesure où les frères s'écarteront de la pauvreté, dans la même mesure le monde s'écartera d'eux; ils chercheront alors et ne trouveront pas. S'ils embrassent, par contre, ma Dame la Pauvreté, alors le monde les nourrira (...) <sup>26</sup>.

Postérieure à l'œuvre de Celano, la *Légende de Pérouse* qui aurait recueilli parmi les écrits du frère Léon (aujourd'hui perdus) des *Verba*, ensemble de paroles retenues de l'enseignement oral du Poverello, retransmet de façon quasi-officielle cet attachement du saint à la Dame Pauvreté. Vers la fin de sa vie, venu à Sienne pour s'y faire soigner les yeux, François tomba gravement malade; « il lui arriva un soir d'être pris de vomissements dûs à ses maux d'estomac. Les efforts qu'il faisait étaient si violents qu'il se mit à rendre du sang, et cela pendant toute la nuit jusqu'au matin »<sup>27</sup>. Croyant qu'il allait mourir les frères lui font la requête suivante: « Père, qu'allons-nous devenir? Bénis-nous, ainsi que tous les autres frères. Et laisse à tes enfants l'expression de tes dernières volontés afin que, si le Seigneur veut te retirer de ce monde, les frères puissent les conserver en mémoire et dire « voici les paroles que notre Père en mourant a laissées à ses fils et à ses frères »<sup>28</sup>. Après avoir dicté, à un frère sachant écrire, une bénédiction qui devait rejoindre tous les frères de l'Ordre jusqu'à la fin du monde, François s'adressa aux présents et leur livra ces paroles:

Puisque ma faiblesse et mes souffrances m'empêchent de parler, je résumerai en trois mots pour mes frères ma volonté: en mémoire

<sup>23</sup> II C 70 (AF 173, DV 403).

<sup>24</sup> I C 51 (AF 40, DV 261).

<sup>25</sup> II C 84 (AF 181, DV 418).

<sup>26</sup> II C 70 (AF 173, DV 407).

<sup>27</sup> *Légende de Pérouse*, 17 (Del 10, DV 889).

<sup>28</sup> *Ibidem*.

de ma bénédiction et de mon testament, qu'ils s'aiment toujours entre eux et se respectent les uns les autres; qu'ils aiment et qu'ils respectent toujours ma Dame la sainte pauvreté; que toujours ils soient fidèles et soumis aux prélats et à tous les clercs de notre mère la sainte Église<sup>29</sup>.

Conçue comme l'image qui « résume », dans la « mémoire » de ce qu'il en a dit et écrit, la « volonté » de François concernant la pauvreté, le symbole de Dame Pauvreté apparaît alors comme archétype du franciscanisme.

François a donc parlé de sa Dame. Non seulement il lui a fait une cour pleine d'ardeur, mais il l'a montrée à ses frères afin que ceux-ci puissent participer à cette « vie de cour » et servir avec passion la reine de sagesse. Le Poverello n'était pas un conceptuel, aussi cette figure se manifestait chez lui de façon très sensible, représentée proprement comme archétype, soit comme image clef. Pour nous livrer un souvenir de cette représentation, Celano raconte deux visions du saint concernant toutes deux cette Dame et son rapport à François. Fondamentales à la signification même de cette image, ces deux visions méritent de retenir notre attention.

Sous forme de rêve, la première décrit l'esthétique de cette Dame:

Une nuit, à la fin d'une longue oraison, il s'assoupit lentement et s'endormit. Or sa sainte âme, introduite dans le sanctuaire de Dieu, vit en songe une « Dame » à la tête d'or, à la poitrine et aux bras d'argent, au ventre de cristal et aux jambes de fer; elle était de grande taille, élancée, de formes harmonieuses, mais un manteau sordide recouvrait cette beauté. Le bienheureux Père en donna la description le lendemain matin, au saint frère Pacifique, mais il ne révéla point le sens<sup>30</sup>.

François n'aime pas s'expliquer, aussi s'efforce-t-il de toujours s'exprimer en gestes ou paroles évidentes pour tous, ou du moins significatives pour ceux à qui il s'adresse: alors que la mentalité du jour

<sup>29</sup> Ib.

<sup>30</sup> II C 82 (AF 179, DV 416). Il s'agit d'une *dominam quamdam* interprétée comme *dominam paupertatem*. Le terme *domina* est ici très précis; forme féminine du *dominus* il signifie « seigneuresse »; soit l'épouse du seigneur plus communément appelée la Dame du Château. C'est elle que vont chanter les troubadours. Pour conserver cette précision nous avons ici remplacé le mot *femme* qui traduit *domina* dans la traduction DV par le mot *Dame*.

est occupée à construire des églises qui témoignent de la vie chrétienne, il rebâtit des chapelles en ruines, sans faire de commentaires; au Pape Innocent III, qu'il sait puissant exégète, il raconte sa parabole, structure fondamentale du mythe biblique de régénération, et n'ajoute rien, conscient de l'intelligence et du savoir de celui à qui il parle. Bien d'autres exemples confirment ce mode d'être du Poverello, et on ne voit pas pourquoi il aurait agité différemment ici. « Roi des poètes parce qu'il n'avait pas son égal pour interpréter un madrigal ou composer des poésies profanes »<sup>31</sup>, le frère Pacifique avait été poète célèbre puisque « de la gloire que lui valut son talent, je ne retiendrai que son couronnement de la main de l'Empereur »<sup>32</sup>. Or parmi bien d'autres frères présents c'est justement celui-là que choisit François pour lui raconter son songe. Est-il besoin d'expliquer au troubadour converti comment une poétique de la « Dame » peut signifier une expérience mystique? Centrale à toute l'expression littéraire de ce jour, la puissance évocatrice de cette image, associée au symbolisme classique des matières précieuses, ne pouvait échapper à la compréhension de l'ex-poète. De plus, l'ancien troubadour était celui qui pouvait le mieux percevoir le ressort particulier qui animait ici cette forme d'expression. En effet, ce qu'il y avait de nouveau dans la description du saint, ce qui faisait que le frère Pacifique, vieux praticien de ce type de langage, ne pouvait manquer d'être intéressé par cette évocation, ne résidait pas tellement dans l'image même, mais plutôt dans le fait que c'était François qui l'utilisait. On savait bien que le saint, par l'austérité et la justesse de sa spiritualité ne pouvait employer ces mots tout à fait de la même manière que les poètes du jour. S'il les reprenait à son compte, cela ne pouvait être qu'en les ouvrant sur des significations plus profondes, plus parfaites; cela signifiait que la noblesse et la beauté qu'ils véhiculaient étaient capables d'exprimer l'expérience de l'Absolu; et donc aussi, dans un certain sens, que les troubadours n'avaient pas eu tort de croire en l'absolu de la beauté... pour un troubadour devenu religieux tout cela ne pouvait être que passionnant!

Mais tout le monde n'est pas poète et « beaucoup l'ont interprétée à leur fantaisie (cette vision) »<sup>33</sup>. Aussi Pacifique dût-il livrer aux frères une première interprétation capable de les introduire à une

---

<sup>31</sup> II C 106 (AF 192, DV 435).

<sup>32</sup> Ibidem.

<sup>33</sup> II C 83 (AF 180, DV 417).

juste compréhension de ce langage; interprétation que Celano, prudent, retransmet d'abord sans cacher sa préférence pour cette version qu'il estime la plus autorisée:

(..) mais je crois que l'on peut accepter sans risque d'erreur l'interprétation qui fut suggérée sur le champ par le Saint-Esprit au même frère Pacifique. Cette dame de grande beauté, c'est l'âme si belle de saint François; la tête d'or, sa contemplation et sa connaissance des vérités éternelles; la poitrine et les bras d'argent, les paroles du Seigneur qu'il méditait dans son coeur et faisait passer dans ses actes; le cristal inattaquable et transparent, sa tempérance et sa chasteté; le fer, sa persévérance tenace; le manteau sordide enfin, c'est le pauvre et misérable corps dont fut revêtu son âme très précieuse<sup>34</sup>.

Mais le biographe sait très bien que le langage symbolique possède une logique qui déborde les cadres de l'explication univoque. C'est pourquoi il ajoute deux autres interprétations communément admises alors qu'il rédige sa *legenda*:

D'autres, assistés eux aussi de l'Esprit de Dieu, ont voulu voir dans cette dame l'épouse du père, la Pauvreté: l'or, disent-ils, représente la gloire qui sera sa récompense; l'argent, les éloges que lui décerne la renommée; le cristal, sa pratique intègre, sans plus de richesses cachées qu'apparentes; le fer, la persévérance finale; Le manteau sordide, c'est le mépris dont la couvrent les hommes charnels.

La plupart enfin appliquent à l'Ordre lui-même cette vision et calculent à la façon de Daniel ses destinées successives<sup>35</sup>.

Cette référence au prophétisme de Daniel présente un double intérêt: elle souligne un lieu biblique non sans rapport avec la vision de François et, elle détruit toute argumentation en faveur de la troisième interprétation. Le début du livre de Daniel raconte comment le prophète avait décrit et expliqué au roi Nabuchodonosor une vision mystérieuse qu'avait eue le monarque quelque jours plus tôt: « Tu as eu, ô roi, une vision, voici: une statue, une grande statue,

---

<sup>34</sup> Ibidem.

<sup>35</sup> Ib. Notons ici que « épouse du père » doit s'entendre comme épouse du père saint François, et non épouse de Dieu le père comme le laisse entendre DV dans sa note 1, et par la majuscule au mot père (ce qui fausserait nécessairement toute l'interprétation!).

extrêmement brillante, se dressait devant toi, terrible à voir. Cette statue, sa tête était d'or fin, sa poitrine et ses bras étaient d'argent, son ventre et ses cuisses de bronze, ses jambes de fer, ses pieds partie fer et partie terre cuite »<sup>36</sup>. Commentant cette vision Daniel avait montré comment c'était là un signe de l'histoire à venir de Babylone: la tête d'or était le royaume actuel de Nabuchodonosor, l'argent le royaume suivant... jusqu'à la fragile composition des pieds qui devait entraîner la destruction complète de la statue. Bien que peu glorieux pour les frères, un parallèle avec l'avenir de l'Ordre pouvait tenter les amateurs de rébus. Refusant ce parallèle, Celano affirme que si tel avait été le sens de la visions, François, comme Daniel, n'eut pas hésité à prévenir les frères: « le fait que le saint a refusé d'en dévoiler le sens — il se défiait de l'orgueil — montre bien qu'elle se rapporte à lui; si elle avait concerné son Ordre, il n'aurait pas gardé le silence »<sup>37</sup>. L'argument n'est pas sans fondements, puisqu'effectivement, il était déjà arrivé au saint d'« expliquer » aux frères réunis une vision qu'il avait eue concernant l'Ordre (notons au passage que François avait raconté cette vision en soulignant comment seule la charité lui faisait rompre un silence qu'il aurait préféré garder<sup>38</sup>; et ajoutons qu'aucune prophétie du Poverello ne peut s'interpréter comme annonciatrice d'une fin de l'Ordre)<sup>39</sup>. Les sujets de ces deux visions sont donc bien différents; d'un côté, une « statue dressée brillante et terrible à voir »; de l'autre, « une dame de grande taille, élancée, de formes harmonieuses »; d'un côté l'empire belliqueux voué à la ruine, de l'autre l'esthétique intime et personnelle de la beauté d'une âme.

Cette troisième vision éliminée, Celano reconnaît l'assistance du Saint-Esprit dans les deux premières; autrement dit, toutes deux, bien qu'ayant des sujets différents, l'âme de François et son épouse la pauvreté, sont vraies et réalisent les significations véhiculées dans le symbole de la Dame. Complémentaires l'une et l'autre, ces deux interprétations explicitent une similitude entre l'âme du saint et son épouse, et révèlent l'ordre de cette similitude. Dégager cette logique revient à cerner l'esthétique de la Dame. Pour ce faire, une méthode

---

<sup>36</sup> Dn 2, 31-32.

<sup>37</sup> II C 82 (AF 180, DV 417).

<sup>38</sup> IC 27.

<sup>39</sup> Ceci surtout à cause d'une révélation où le Christ assurait au saint la pérennité de l'Ordre (II C 158).

possible consiste à reprendre le symbolisme du livre de Daniel (sans oublier que le saint connaissait par cœur l'Écriture et qu'il est donc difficile de nier l'influence du texte biblique sur sa vision) et d'en retracer les significations dans l'épouse et dans l'âme, sachant que ce symbolisme ne concerne que le saint et ne saurait s'appliquer à l'Ordre. Faisant apparaître la Dame du songe dans le mouvement même de sa signification, l'application de la méthode donne le résultat suivant:

— l'or: symbolise la récompense de gloire que procure à François l'épouse pauvreté. Dans son âme cette gloire est vécue par sa contemplation et sa connaissance des vérités éternelles. C'est l'activité de l'esprit: telle est la *tête de la dame*;

— l'argent: les éloges que lui décerne la renommée; soit les louanges qu'à suscitées sa vie exemplaire, cette exemplarité étant configurée par l'épouse pauvreté. Dans son âme, cette vie digne d'éloge fut réalisée par la méditation des paroles du Seigneur et par la pratique de ce que commandent et recommandent ces paroles; Activité du coeur et des membre supérieurs: tels sont *la poitrine et les bras de la dame*;

— le cristal inattaquable et transparent: Pratique intègre, sans plus de richesses cachées qu'apparentes; soit la résistante limpidité du coeur égale à la pauvreté du corps, effet de l'épouse pauvreté. Dans son âme, cette solide limpidité est vécue par sa tempérance et sa chasteté. Activité du corps: *le ventre de la dame*;

— le fer: la persévérance finale; soit l'indissolubilité de l'alliance avec l'épouse pauvreté. Cette indissolubilité façonne en son âme la persévérance tenace, la fidélité absolue à l'itinéraire choisi. Activité de marche: *les jambes de la dame*;

— le sordide vêtement: le mépris dont les hommes charnels couvrent la pauvreté; soit l'envers même du mépris du monde qu'enseigne l'épouse pauvreté. Mépris du monde qui couvre l'âme de François d'un corps misérable et pauvre. Apparence des choses au regard de l'homme charnel: *le manteau de la dame*.

Telle est cette dame aux formes harmonieuses, de grande taille, élancée...

Un écho, peut-être lointain mais non moins valable pour autant, de cette fusion du symbolisme de la femme et des métaux précieux se retrouve dans une certaine similitude selon laquelle François, pour

signifier sa vie religieuse, utilise en un même discours symbolique l'image de l'époque (ou Dame) et celle de trésor caché ou de perle précieuse. Ainsi lors de sa conversion: « Nous avons vu qu'il parlait de trésor caché à son ami préféré »; deux lignes plus loin nous lisons l'affirmation de François: « je vais prendre l'épouse la plus belle (...) »; et suit le commentaire du biographe: « celle qu'il a choisie pour guide de sa vie religieuse est bien l'épouse immaculée de Dieu; quant au trésor caché, c'est le royaume des cieux qu'il a cherché avec tant d'ardeur »<sup>40</sup>. Plus loin, voulant nous montrer comment le saint était « épris de la beauté de cette épouse », Celano transmet la parole du Poverello: « Elle est, enseignait-il à ses fils, le chemin conduisant à la perfection, elle est un gage vous assurant les éternelles richesses », et il commente en ajoutant: « jamais on ne vit un homme plus avare de son or que lui de sa pauvreté; personne jamais ne surveilla son trésor avec plus de soin qu'il n'en mit à garder cette perle dont parle l'Évangile »<sup>41</sup>. Le songe que François racontait au frère Pacifique décrivait la Dame Pauvreté dans ce double symbolisme, utilisant l'image des métaux précieux pour signifier le dynamisme de l'image de l'épouse. Car il s'agit bien d'un dynamisme ascensionnel: laissant tomber l'apparence trompeuse du vêtement qui sert à identifier la Dame, les significations partent des pieds de fer pour monter vers la splendeur de la tête en or. Elles rendent compte de la verticalisation de l'homme dont les pieds appartiennent à la terre, façonnés par les dures exigences qu'implique cette appartenance et dont la tête appartient au ciel dans l'éclat d'or de la gloire. Installés fermement dans l'axe de la persévérance les pieds s'élèvent de la terre et constituent un premier rapprochement vers la vérité, ils sont de fer car ce rapprochement n'est pas encore très significatif et donc pas très esthétique. Par la pureté cette dureté du fer acquiert la transparence du cristal et l'homme s'élève au niveau du ventre. Par la connaissance et la pratique de la parole le cristal acquiert la richesse de l'argent et l'homme s'élève au niveau du cœur. Par la contemplation des vérités éternelles l'argent acquiert l'éclat de l'or et l'homme a rejoint le niveau de la tête dans la gloire du ciel. Alors, il est l'homme sauvé, l'homme en qui se termine l'œuvre créatrice; l'homme vivant et dressé (cf. le symbolisme du *séraphin*,

---

<sup>40</sup> I C 7 (AF 10, DV 220).

<sup>41</sup> II C 55 (AF 165, DV 395).

serpent redressé)<sup>42</sup> dans la similitude du Fils de l'homme. C'est là le sens de cette Dame: l'âme est la « matière humaine » avec laquelle s'opère cette verticalisation; l'épouse pauvreté en est le principe moteur; par grâce et par fidélité François en fut la parfaite réalisation.

Le deuxième vision du Poverello concernant cette dame s'entoure d'une atmosphère de mystère davantage propice, peut-être, à l'évocation de l'insondable qui caractérise l'union du saint et de sa Dame. Plus de métaux précieux; ici seul le visage humain signifie:

François, le pauvre du Christ, allant de Rieti à Sienne pour y faire soigner ses yeux, en compagnie d'un médecin très dévoué à l'Ordre traversait la plaine de Rocca Campiglia, quand trois pauvres femmes apparurent sur le bord du chemin, elles avaient même taille, même âge, même visage: on les aurait prises pour une triple reproduction du même modèle. Quand saint François fut arrivé à leur hauteur, elles inclinèrent la tête avec respect et le glorifièrent de ce salut vraiment inédit: « Soyez la bienvenue, Dame Pauvreté! ». Le saint fut immédiatement ravi d'une joie suprême, car s'il y avait à saluer une vertu en lui, un autre choix n'aurait pu lui être plus agréable. Il crut tout d'abord qu'elles étaient en réalité trois pauvresses et se tournant vers le médecin qui l'accompagnait: « Pour l'amour de Dieu, dit-il, donne-moi de quoi faire l'aumône à ces pauvres femmes ». L'autre aussitôt s'approcha d'elles, et, sautant de cheval, leur remit à chacune quelques deniers. Puis ils se remirent en route, mais les frères et le médecin eurent beau inspecter toute la plaine, leurs yeux ne rencontrèrent plus l'ombre d'une femme<sup>43</sup>.

Cette fois-ci, il ne s'agit plus d'un songe, mais d'une vision en plein jour, sur la route. Pour bien en marquer l'historicité, le biographe, après avoir affirmé que son « authenticité est incontestable »<sup>44</sup> situe de façon précise (à la manière du jour) son époque et son lieu, et souligne la présence et le rôle des témoins. Pour conserver intègre toute la force d'évocation contenue dans le caractère mystérieux de la vision, Celano insiste tout particulièrement sur la positivité de

---

<sup>42</sup> Cf. notre analyse du symbolisme séraphique; *Le séraphin symbole royal*, in *Etudes Franciscaines*, 26 (1976), 57-88.

<sup>43</sup> II C 93 (AF 185, DV 424) nous avons remplacé la traduction du mot *domina* par *Dame* au lieu de *madame* (cf. note 30).

<sup>44</sup> *Ibidem*.

l'événement. Car vraiment c'est là « quelque chose de merveilleux »<sup>45</sup>, et il ajoute pour souligner la « merveille »: aventure « dont la signification n'est pas très claire ». Habituellement si soucieux de logique, l'écrivain qui ne manque jamais d'expliquer les gestes ou les mots de son Maître par des comparaisons tirées de l'Écriture et des Pères de l'Église, se borne ici à raconter le fait, à insister sur sa réalité historique, puis à retracer dans la pensée des témoins ce seul commentaire: « au comble de la stupeur, ils (le médecin et les frères) comptèrent cette nouvelle aventure au nombre des merveilles du Seigneur, comprenant bien que ce ne pouvait être des femmes qui s'étaient ainsi envolées, plus rapides que les oiseaux »<sup>46</sup>.

Mais Celano n'est pas le biographe quelque peu naïf auquel il arriverait de se contredire et de rapporter des choses sans comprendre. La logique même de son écriture impose ici le jugement suivant: l'absence d'explication, et même l'affirmation concernant le « pas très clair » de la vision ne constituent certainement pas un constat de non sens, ni même un aveu de non compréhension personnelle. Ajoutons que ce « pas très clair » pour un contemporain de la vision peut très bien n'avoir aucun rapport avec l'incompréhension qu'éprouve l'homme moderne devant un tel récit. Trois femmes dont l'unique fonction consiste à annoncer un décret divin saluent le Poverello dans les termes de « Dame Pouvreté », et disparaissent mystérieusement. Tel quel ce tableau n'a aucun sens véritable pour le contemporain du XX<sup>e</sup> siècle. (A la rigueur celui-ci sourit devant le « joli » de la situation, puis après s'être quelque peu amusé il passe aux choses sérieuses et oublie la « matière franciscaine »). Au début du XIII<sup>e</sup> siècle, l'atmosphère culturelle rendait déjà l'image signifiante avant qu'une explication ajoutée vienne servir de commentaire. La littérature propre à cette époque témoigne amplement d'une habitude de ce style de récit. Cette habitude, contractée par la référence naturelle de la pensée au langage imagé de l'Écriture Sainte, tissait des réseaux de compréhension, devenus réflexes culturels; réseaux aptes à cerner les contours d'un récit du genre de cette vision et capables d'en servir de grille d'interprétation. A titre d'exemple mentionnons simplement le récit évangélique de la Visitation. Saint Luc raconte comment Marie, ayant conçu le Seigneur en son sein, est

<sup>45</sup> *Mirabile quiddam* (Ib) nous avons préféré la traduction *quelque chose de merveilleux* à celle d'*aventure merveilleuse* (DV 424). Les raisons de ce choix apparaîtront clairement dans notre commentaire.

<sup>46</sup> Ibidem.

reconnue d'Elisabeth sa cousine qui la salue des mots suivants: « Tu es bénie entre les femmes, et béni le fruit de ton sein »<sup>47</sup>. La scène est célèbre, sculptée sur les porches d'églises et commentée par maints sermons. Quelqu'un dont la mentalité pratique (devenue réflexe) est façonnée dans une habitude des types que met en scène ce récit, possède une forme d'intelligence qui le rend apte à comprendre d'emblée plusieurs significations capitales au songe de François. En effet, les analogies sont nombreuses:

— *le caractère des deux scènes*: important car il situe le cadre typologique et donc le lieu des analogies; il s'agit dans les deux cas de salutation prophétique révélant une identité et adressée à un personnage sacré par un « messenger » porteur de révélation divine (« Elisabeth fut remplie du Saint-Esprit »)<sup>48</sup>;

— *les personnages*: dans les deux cas nous trouvons: d'un côté les porteurs de la salutation, de type féminin, ce sont les révélatrices; de l'autre « la » femme. Dans les deux cas cette femme prototype porte le titre de Dame, selon les expressions: Vierge Notre Dame, et Dame Pauvreté (dans le contexte médiéval, bien sûr!);

— *la salutation*: Marie est bénie parce que le fruit de son sein est le Verbe incarné, celui-là même qui « né d'une femme (...) de riche qu'il était s'est fait pauvre pour vous, afin de vous enrichir par sa pauvreté »<sup>49</sup>; François est salué parce que le fruit de son cœur est ce même Verbe incarné: « je n'ai plus besoin d'autre chose, mon fils, je connais le Christ pauvre et crucifié »<sup>50</sup>.

Ces premières significations dégagées, il apparaît clairement que l'attribution du nom *Dame Pauvreté* à François constitue le nœud de la vision, agent de la coordination de ces significations. Là encore la référence biblique apporte ses lumières. Plusieurs textes prophétiques racontent l'attribution de nom à teneur morale dans le style de celui de la vision. Cette attribution a pour sujet une personne, une ville, ou une collectivité. Ainsi Isaïe rebaptise Jérusalem au nom de *Ville Justice* et *Cité fidèle*<sup>51</sup>; Osée appelle sa fille *Non-Aimée* et

<sup>47</sup> Lc. 1,42.

<sup>48</sup> Ibidem.

<sup>49</sup> Ga. 4,4; 2 Co. 8,9.

<sup>50</sup> II C 105 (AF 192, DV 434).

<sup>51</sup> Is. 1, 26.

son fils *Pas-Mon-Peuple...* etc.<sup>52</sup>. Commentant l'attribution de ces noms prophétiques le traducteur de la Bible de Jérusalem écrit:

...le nom propre d'un être révèle son essence (cf Ex. 3,14) ou sa destinée. Déjà les anciens récits aimaient mettre en rapport les événements surnaturels avec les noms de personnes ou de lieux: Abraham, Gn 17,5; Isaac (...). Les prophètes reprennent et amplifient ce procédé. Les noms qu'ils donnent à une ville (...) et à une personne (...) sont des noms prophétiques: restant attachés à celui qui les porte comme une bénédiction ou une malédiction, ils révèlent sa destinée ou plutôt le vouent à cette destinée; ils en font un signe (...) plus efficace encore qu'une action symbolique (...)<sup>53</sup>.

Il suffit de lire chez Rupert de Deutz le passage de son commentaire de l'évangile de Mathieu où il traite de la vocation des apôtres en fonction de leur nom pour comprendre combien le moyen-âge avait conservé ce sens de l'appellation sacrée<sup>54</sup>. Commentant d'abord la célèbre péricope où Jésus après avoir regardé Simon lui donne le nom de Pierre, l'Abbé de Deutz traduit chaque nom des apôtres en fonction de leur vocation personnelle.

Cette profonde pénétration du nom prophétique dans la nature de celui qui le reçoit explique la réaction de François qui « fut immédiatement ravi d'une joie suprême ». Il ne s'agit pas là d'une tournure de style exprimant la satisfaction du saint en réponse à un compliment qui lui eut fait plaisir. François est proprement ravi; il fait l'expérience du rapt divin, cette perception intime et totalement absorbante du don de Dieu; perception qui s'accompagne habituellement chez lui d'un type de joie sacrée, dont il semble avoir le secret. Avant que le caractère mystérieux de ces trois femmes ne se manifeste par leur étrange disparition, le Poverello avait donc compris qu'il recevait de Dieu, par ces messagères, un de ces noms prophétiques qui venait lui « révéler sa destinée » ou plutôt le vouer à sa destinée ». Depuis longtemps déjà il avait décidé de se conformer à la pauvreté du Christ. Pour avoir choisi, aimé, recherché cette Dame, pour lui avoir fait la cour et pour s'être soumis à ses exigences, il savait mieux que quiconque combien elle est cette pauvreté en esprit qui, du cœur de l'homme, travaille à le rendre apte au royaume des cieux et le configure à la béatitude dans l'image du Christ

<sup>52</sup> *Os. 1, 6-9.*

<sup>53</sup> *Bible de Jérusalem, 1956, 990, note h.*

<sup>54</sup> RUPERT DE DEUTZ, *Comment. in Matth.*, lib. VIII, PL 168, 1485-1486.

pauvre. S'entendre appelé de la sorte ne pouvait avoir de sens pour lui qu'à l'intérieur même de cette relation d'amour qui l'unissait à Jésus-Christ crucifié, unique objet de son désir. Aussi ne pouvait-il comprendre l'appellation que sous cette forme prophétique: Venant ratifier sa vocation personnelle, son Seigneur le reconnaissait et le nommait comme configuré à la Dame Pauvreté. Cette attention du Maître pour le serviteur, absolue mais délicate, véritable mais tendre, pouvait certes entraîner le saint dans une expérience intime des secrets de Dieu.

Il reste cependant dans le récit de cette aventure un élément qui échappe à toute typologie biblique. Il s'agit des personnages révélateurs: les trois pauvresses pérégrinantes. Dans l'Écriture les « révélateurs » de nom sont toujours: « soit le prophète « attitré », soit la personne passagèrement investie de l'Esprit (Elisabeth); soit l'ange de Dieu, envoyé céleste qui appartient au monde des puissances spirituelles et dont la tâche particulière consiste alors à annoncer une intention divine. Jamais il n'est question d'apparence de femmes pauvres manifestées comme « triple reproduction du même modèle » et disparaissant « plus rapide que les oiseaux ». C'est ici le caractère mystérieux qui laisse Celano quelque peu rêveur. Ne voulant pas traiter cette image de façon univoque, le biographe se refuse à en donner une interprétation formelle. Il aurait pu, comme dans son exposé de la vision précédente, transmettre plusieurs versions qui eussent permis au lecteur de baliser une logique de l'image; mais il préfère demeurer plus souple et rester dans l'ordre de la suggestion.

Car il y a suggestion; suggestion même assez précise pour le contemporain de Celano. Rechercher l'Absolu dans le service d'une Dame; le thème n'était guère nouveau puisqu'il servait d'ossature à tout roman chevaleresque. Or cette littérature, que nous avons vue si marquée par la mythologie celte, abonde en « gentes demoiselles », semblables aux trois femmes de la vision, messagères des décrets divins et porte-paroles de la Fortune<sup>55</sup>. Elles annoncent aux héros

<sup>55</sup> L'origine de ces personnages sacrés féminins est à rechercher dans la mythologie celte. Ce sont ces « fées » dont Morgane et ses neuf sœurs semblent prototypes; celles-là même qui dans le poème celte *les butins d'Annwn* sont chargées de la garde du chaudron merveilleux (R.S. LOOMIS. *Wales and the Arthurian Legend*, Cardiff, university of wales Press, 1956, 133-177). Le roman médiéval *La mort le roi Artur* (XIII<sup>e</sup> siècle) met en scène la fée Morgane devenue sœur du roi Arthur comme dernière manifestation de la Dame Fortune avant la mort d'une royauté qui a échoué.

les destins qui se font et se défont; elles les initient aux forces sacrées dont elles sont ambassadrices et qu'elles incarnent parfois. Dans le roman *Perceval le Gallois* de Chrétien de Troyes elles sont même les officiants de la liturgie du Graal, chargées de porter (montrer, annoncer, prophétiser) la fameuse coupe de vie et le tailloir d'argent qui s'y rapporte<sup>56</sup>. Mystérieuses elles vont et viennent, surgissent et disparaissent au gré du jeu des forces spirituelles qui composent les véritables significations de ces romans. Il arrive qu'un vêtement, une pose ou un attribut quelconque détermine leur appartenance, leur signification, leur mission. Voici un exemple tiré de *la Quête du Graal*:

Une fois endormi, il lui arriva (à Perceval) une merveilleuse aventure. Il lui parut, dans son sommeil, que deux dames venaient vers lui, l'une vieille, l'autre assez jeune et qui était belle. Les deux dames ne venaient pas à pied, mais sur deux bêtes bien différentes: car l'une était montée sur un lion et l'autre sur un serpent (...)<sup>57</sup>.

Après avoir entendu les révélations diverses de ces deux dames, le héros apprend que:

la signification de ces deux dames si bizarrement montées est merveilleuse. Celle qui est montée sur le lion, c'est la Nouvelle Loi qui sur Jésus-Christ se fonde, et qu'il a fait paraître aux yeux de tous les chrétiens comme le miroir et la vraie lumière du tous ceux qui donnent leur cœur à la Trinité. Le lion est Jésus-Christ, la dame est la foi et l'espérance, la croyance et le baptême (...). Cette dame au serpent, c'est la Synagogue, la première Loi (...)<sup>58</sup>.

Les exemples de ce genre sont en nombre infini. Le roman que nous venons de citer s'ouvre sur l'apparition d'« une très belle Demoiselle (qui) entra à cheval dans la salle » du château, Demoiselle à mission prophétique.

Cette thématique était beaucoup trop classique pour que Celano l'eût ignorée; trop classique aussi pour qu'il n'eût pas à en tenir

<sup>56</sup> CHRETIEN DE TROYES, *Perceval le Gallois ou le Conte du Graal*, mis en français moderne par L. Foulet, pref. de M. Roques, Paris, Nizet, 1970, 76.

<sup>57</sup> *La Quête du Graal*, éd. présentée et établie par A. Béguin et Y. Bonnefoy, (coll. *Livre de vie*, no. 59-60) Paris, Seuil, 1965, 138.

<sup>58</sup> Idem, 142-143.

compte dans la rédaction de la vision. C'est pourquoi il prit tant de précautions dans l'introduction de sa narration: « Voici en quelques mots quelque chose de merveilleux dont la signification n'est pas très claire mais dont l'authenticité est incontestable »<sup>59</sup>. Autrement dit: voilà quelque chose de merveilleux, quelque chose qui appartient au caractère merveilleux et à son langage et donc quelque chose qui pour s'exprimer utilise les formes littéraires du merveilleux si développées dans les romans courtois. Mais ce n'est pas une « aventure merveilleuse » selon l'expression consacrée par cette littérature, car il s'agit d'une vision réelle, et non d'une histoire romancée; cette vision a eu lieu dans un temps donné et un espace donné, plus réelle qu'un songe puisque des témoins en ont été stupéfaits. Ce faisant, Celano ne détruit pas cette suggestion qui, immanente au récit, pousse le lecteur vers l'herméneutique déployée dans les romans de chevalerie; il la retient, mettant en garde contre l'application trop rigoureuse d'un cadre d'interprétation qui tendrait à romancer la vision. S'il n'avait voulu freiner le réflexe de lecteur il eut sûrement utilisé les expressions classiques de « aventure merveilleuse » et de « salutation courtoise ».

Cette réserve constatée, il devient possible de retrouver le sens de nos trois messagères. Comme les gentes demoiselles qui apparurent à Perceval, elles sont des forces spirituelles ou morales qui véhiculent une révélation du Très-Haut. Elles prennent forme de femme pour livrer leur message puis retournent en leur lieu naturel leur mission accomplie. Elles ne sont pas montées sur un lion ou sur un serpent mais leur apparence de pauvre indique manifestement (à fortiori dans le contexte), l'empreinte du Christ pauvre; c'est donc sous le signe de Jésus crucifié qu'elles s'adressent à François. Leur nombre de trois et leur similitude fait appel au symbolisme trinitaire, et à ses multiples applications. Les nombreuses possibilités d'interprétation que permettent ces applications motivent le « pas trop clair » du biographe, et lui font préférer la concision de l'expression symbolique, deshabillée de toute interprétation: ce qu'il appelle: « en quelques mots ».

Reprenant le récit de cette vision dans sa *legenda major*, le docteur séraphique, en parfaite continuité avec Celano (lui aussi parle de « quelque chose de merveilleux ») juge bon, quant à lui, de pro-

---

<sup>59</sup> II C 93 (AF 185, DV 424).

poser une application de ce symbolisme; ce qu'il fait, non sans souligner la convenance de l'interprétation proposée:

(...) les frères qui l'accompagnaient (François), considérant ce qu'avaient d'admirable et d'étrange cette ressemblance, cette rencontre, cette salutation, et cette disparition, virent là, non sans raison, un symbole mystérieux concernant le saint. De fait, ces trois pauvres femmes aux traits si ressemblants, au salut si étrange, à la disparition si soudaine, peuvent très bien symboliser la perfection évangélique dont la triple beauté: pauvreté, chasteté, obéissance, resplendissait également en l'homme de Dieu, qui avait cependant choisi de placer sa fierté dans la pauvreté<sup>60</sup>.

Il était logique que ces trois femmes, s'adressent à François au nom de Jésus pauvre, symbolisent une triple esthétique de l'Évangile puisque celui-ci formule la manifestation du Verbe de Dieu fait chair. En huit siècles de monachisme et de prédication spirituelle la tradition ecclésiale avait montré comment la pauvreté, la chasteté et l'obéissance composent cette triple beauté de la vie évangélique. Chacune de ces vertus balise une voie royale par où le chrétien accède à la ressemblance du Christ. Sagesse dans le rapport de l'homme aux choses; sagesse dans son rapport à sa chair; sagesse dans son vouloir; trois visages de la Sagesse du Christ, semblables et complémentaires, impossibles à vivre de façon séparée; tous trois nécessaires à une juste compréhension de l'Évangile et à une pratique véritable de ses significations. Il y avait une certaine convenance à ce que ces trois vertus s'adressent à François puisqu'il en était le champion et que toutes « resplendissaient également en lui ». Les témoignages qui retracent l'attention que le saint portait au service des vertus sont trop nombreux pour être dénombrés, mais le poème qu'il écrivit afin de les saluer mérite d'être retenu pour montrer où s'enracine l'interprétation du docteur séraphique. Dans cette prière de louange, le Poverello avait réparti en trois groupes les six vertus qu'il entendait chanter<sup>61</sup>:

Salut, reine Sagesse, que le Seigneur te garde,  
avec ta soeur, sainte et pure Simplicité.  
Dame sainte Pauvreté, que le Seigneur te garde,  
avec la soeur, sainte Humilité.

<sup>60</sup> SAINT BONAVENTURE, L.M., 7,6, Quaracchi, VIII, 524, DV 646.

<sup>61</sup> *Salutation des Vertus* (VB 236, DV 166) nous rapportons ici le poème entier.

Dame sainte Charité, que le Seigneur te garde,  
 avec ta soeur, sainte Obéissance.  
 Vous toutes, saintes Vertus, que le Seigneur vous garde,  
 Lui de qui, toutes, vous procédez et venez.

Salutation pratiquement identique à celle de la vision; seule différence: son orientation inversée. Ici c'est François qui salue les trois Dames et leurs sœurs (deux Dames plus une Reine, Dame par excellence; Notons au passage que cette prière constitue le seul écrit du saint où le terme de Dame s'applique à des vertus, et donc le seul qui mentionne la « Dame Pauvreté »<sup>62</sup>. Comme toutes Dames elles ont des exigences et ne leur fait pas la cour n'importe qui:

Nul homme en ce monde ne peut posséder l'une de vous  
 si d'abord il ne meurt à lui-même.

Sa salutation ainsi introduite, le Poverello chante les louanges de leur *similitude*:

Qui possède l'une et ne blesse pas les autres,  
 il les possède toutes;  
 Qui blesse l'une, les blesse toutes  
 et n'en possède aucune.  
 Chacune d'elles met en déroute  
 tous les vices et les péchés.

Suit alors une analyse de chacune de ces vertus:

— Sainte Sagesse confond Satan  
 et tous ses maléfices.

Reine Sagesse, lumière du Fils, charité consciente; par la « folie de la croix », elle renverse la sagesse du monde, détruisant le Prince des ténèbres et ses œuvres.

— Pure et sainte Simplicité confond  
 toute sagesse de ce monde  
 et toute sagesse de la chair.

---

<sup>62</sup> Si l'on exclut le *Testament de Sienna* qui ne sembla pas avoir été conçu comme un écrit (la bénédiction qu'il comporte étant la seule partie que le saint a formellement dictée à un frère sachant écrire!).

Sœur Simplicité, puissance du Père, force récapitulatrice limpide et pure; elle confond la sagesse des passions de la terre, sagesse trouble et complexe parce que sans pouvoir de purification et d'union. Jésus-Christ en avait parlé avec l'image de la colombe: « Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups: soyez donc prudents comme les serpents, et simples comme les colombes »<sup>63</sup> et saint Paul avait repris: « (...) mais je désire que vous soyez prudents pour le bien, et simples pour le mal (...) simples, enfants de Dieu irrépréhensibles au milieu de ce peuple pervers et corrompu, dans le sein duquel vous brillez comme des flambeaux dans le monde (...) »<sup>64</sup>. La tradition appelle aussi cette vertu: la chasteté.

- Sainte Pauvreté confond  
toute cupidité et avarice  
et les soucis matériels de ce siècle.

Dame Pauvreté, puissance du Père, force d'élévation. « Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture et le corps que le vêtement (...) votre Père céleste sait que vous avez besoin de tout cela. Cherchez d'abord le Royaume et sa justice »<sup>65</sup>. Et: « Comme il est difficile à ceux qui ont des richesses de pénétrer dans le Royaume de Dieu »<sup>66</sup>. C'est la pauvreté dans son application matérielle.

- Sainte Humilité confond l'orgueil  
et tous les honneurs de ce monde,  
et toutes les prétentions mondaines.

Sœur Humilité, puissance du Père, force qui purifie l'élévation et la rend digne de gloire. Parlant de son élévation en croix offerte aux hommes pour leur salut, Jésus avait dit: « Chargez-vous de mon joug et mettez-vous à mon école car je suis doux et humble de cœur »<sup>67</sup>. Reprenant le langage de l'Ancien Testament, Marie avait chanté le Tout-Puissant parce qu'il a renversé les potentats de leurs trônes et élevé les humbles »<sup>68</sup>. Et saint Jacques écrivait: « Que le frère d'humble condition se glorifie de son exaltation et le riche de son

---

<sup>63</sup> Mt 10, 16.

<sup>64</sup> Rm. 16, 19; Ph. 2, 15.

<sup>65</sup> Mt. 7, 25-34.

<sup>66</sup> Lc. 18, 24.

<sup>67</sup> Mt. II, 29.

<sup>68</sup> Lc. 1, 52.

humiliation »<sup>69</sup>. Elle est la pauvreté dans son application psychologique.

- Sainte Charité confond toutes les tentations  
venant du diable ou de la chair  
et toutes craintes égoïstes.

Dame Charité, inhabitation de l'Esprit-Saint: « (...) ce n'est pas un esprit de crainte que Dieu nous a donné, mais un Esprit de force, d'amour et de maîtrise de soi »<sup>70</sup>. Car « Il n'y a pas de crainte dans l'amour; au contraire, le parfait amour bannit la crainte, car la crainte suppose un châtement, et celui qui craint n'est pas consommé en amour »<sup>71</sup>.

- Sainte Obéissance confond toute volonté propre  
et tout charnel attachement  
et toute charnelle obstination.

Sœur Obéissance, puissance du Père; elle est force de liberté. C'est par l'Obéissance, et l'obéissance pratiquée jusqu'à la mort, que Jésus a libéré la nature humaine de ce « charnel attachement »<sup>72</sup>. Commentant lui-même le verset d'une lettre où saint Pierre expose cette puissance de l'obéissance comme force libératrice, le saint conclut sa *salutation aux vertus* en montrant le mécanisme de cette libération: par l'obéissance, le « corps » redevient soumis à l'« esprit », ainsi qu'il convient à la nature humaine; par l'obéissance l'homme retrouve le lien de fraternité qui ordonne son corps à son esprit:

C'est elle qui tient le corps mortifié  
pour qu'il obéisse à l'esprit,  
pour qu'il obéisse à son frère:  
C'est elle qui rend l'homme soumis  
à n'importe quel homme de ce monde,  
et non seulement aux hommes,  
mais aux bêtes et aux fauves eux-mêmes,  
(allusion à l'obéissance du martyr)  
les laissant disposer de lui comme ils veulent,  
autant que d'en-haut leur permet le Seigneur  
(Maître, qui ordonne toute obéissance).

<sup>69</sup> Jc. 1, 9.

<sup>70</sup> 2 Tm, 1, 7.

<sup>71</sup> 1 Jn. 4, 8.

<sup>72</sup> Ph. 2, 8.

Telle est donc la structure tripartite du poème. *Puissance du Père*: la chasteté, la pauvreté, l'obéissance; ces vertus constituent la triple beauté dont rayonne celui qui est investi de la force de Dieu.

*Lumière du Fils*: c'est l'éclat de vérité, splendeur de ce rayonnement et justesse de sa composition.

*Inhabitation de l'Esprit* louée dans la Charité; c'est l'ardeur de l'amour, chaleur même de ce rayonnement. Vécues à la suite du Christ, dans l'imitation de la manière même dont les a vécues le Fils de l'homme, chasteté, pauvreté et obéissance sont les vertus par lesquelles la Puissance divine réforme l'homme pour le libérer dans la Vérité et dans l'Amour. Les vœux de religion soulignent le caractère officiel qu'elles revêtent dans la vie du moine.

D'aucuns prétendent que nous venons de relire la prière de François avec la division Bonaventurienne en tête. Qu'ils soient rassurés, notre but n'est pas de montrer que saint François fut disciple de saint Bonaventure, mais qu'il existe une logique qui joint parfaitement l'interprétation bonaventurienne de la vision à l'expression spirituelle de François lui-même, le lieu de cette logique étant le patrimoine de la spiritualité chrétienne, et spécialement augustinienne<sup>73</sup>.

Après avoir suggéré de comprendre ainsi les trois pauvresses mystérieuses, le docteur séraphique ajoute que ces vertus resplendissaient en celui-là « qui avait cependant choisi de placer sa fierté dans la pauvreté ». Voilà pourquoi la salutation va des « demoiselles » à François, et sous le vocable de « Dame Pauvreté ».

Déjà révélatrice, l'apparence pauvre des demoiselles laissait entendre que ces trois vertus étaient envoyées au nom du Christ Pauvre. Autrement dit la chasteté, la pauvreté et l'obéissance (et par elles toutes les vertus qui donnent de vivre l'Évangile) deviennent visibles, vivantes et révélatrices, comme triple expression de la

---

<sup>73</sup> Cette signification trinitaire où nous amène l'interprétation augustinienne de la vision de François pourrait être confirmée par une référence scripturaire qu'une similitude typologique associe assez étroitement à la vision du saint. Il s'agit de la vision d'Abraham sous le Chêne de Mambré (Gn. 18,1-15). Là aussi trois personnages similaires et énigmatiques, trois anges (?), qui sont tout à la fois un et trine, révèlent au saint de l'Ancien Testament une réalité qui le définit: il sera père d'Isaac, père de l'Israël à venir. Or, la tradition chrétienne vit en ces trois « révélateurs », une préfiguration du mystère de la Trinité. (Cf. *Bible de Jérusalem*, 1956, 24, note a).

pauvreté du Christ. Elles expriment en Jésus chaste, pauvre, et obéissant, la puissance du Père qui, pour le salut du monde, le fit essentiellement Pauvre: Pauvre sur la croix, de riche qu'il était dans la gloire. Avant même la salutation, un premier symbolisme amène ainsi à penser que François reconnut dans la Pauvreté du Christ la référence fondamentale et le dynamisme de toute sanctification. Vivre l'Évangile implique la pratique de vertus devenues vivantes et expressives; la pauvreté de la croix est le seul lieu (seul parce « hors de moi vous ne pouvez rien faire »<sup>74</sup> d'où émane la force de vie que donne le Père par le Fils (« de son sein couleront des fleuves d'eau vive »<sup>75</sup>; et donc le seul lieu où l'homme soit capable d'animer en lui ces vertus.

Lorsque les demoiselles saluaient François, elles reconnaissaient en lui la perfection de ce dynamisme de grâce. Parce que passionné du « Christ pauvre et crucifié », François était champion des trois conseils évangéliques, mais en lui ces trois vertus témoignaient de la source vitale qui les animaient: la Pauvreté du Christ. C'est pourquoi le saint avait choisi cette vertu pour épouse; c'est pourquoi en lui elle était belle, vivante et expressive; c'est pourquoi elle était vraiment Dame.

Pas plus que Celano, saint Bonaventure ne tient à donner l'impression qu'il traduit la vision de François en une explication qui se voudrait univoque. S'il vient de suggérer ce qu'il croit être la compréhension la plus plausible, la plus conforme à la spiritualité du Poverello, il se garde bien de rester sur cette unique perspective. Sans en avoir l'air, en une courte phrase posée là comme par addition, il ouvre l'intelligence de son lecteur sur une autre répartition ternaire apte à l'entraîner vers des significations non point différentes mais complémentaires. « (...) resplendissait également en l'homme de Dieu, qui avait cependant choisi de placer sa fierté dans la pauvreté; il la tenait pour un privilège et l'appelait tantôt sa mère, tantôt épouse, tantôt sa Dame »<sup>76</sup>.

Mère, épouse, Dame; trois manières d'être de la femme capable d'exprimer la pauvreté du Christ; trois manifestations de cette pauvreté nommées dans la vie courante; trois représentations semblables mais séparées, qui se reconnaissaient unies dans la vie du saint sous

---

<sup>74</sup> *Jn.* 15, 5.

<sup>75</sup> *Jn.* 7, 38.

<sup>76</sup> SAINT BONAVENTURE, L. M., 7, 6, Quar. 524, DV 646.

l'esthétique de la Dame. Dame Pauvreté enfante lorsqu'épousée; mère-épouse, sa splendeur oriente et attire ses amants qui, de plus en plus, lui vouent une cour passionnée et la vénèrent comme Dame. Lourds de signification pour un moine du douzième ou treizième siècle, ces trois mots se réfèrent chacun à des lieux littéraires et spirituels assez déterminés et pleinement signifiants. Bien que ces lieux soient connus, il nous semble utile d'en dégager le souvenir dans le prolongement de ce commentaire de la vision; ce, pour deux raisons: rafraîchir leurs significations, et montrer que le témoignage de Bonaventure ne se dissocie pas de l'expérience franciscaine ainsi qu'il devient à la mode de l'affirmer. Rechercher le dynamisme de ce vocabulaire constituera dès lors le propos de notre prochain article en suite à celui-ci.





